

# La promesse de la séparation

Patrick Kabakdjian

## ***Le sujet introuvable de l'homme post-moderne***

Parler de séparation, c'est parler d'une rupture qui intervient entre deux ou plusieurs éléments qui étaient ajointés. C'est une hétérogénéité qui se présente en lieu et place d'une homogénéité précédente. C'est une saisie divergente de ce qui était donné comme unicité. La première détermination de la séparation, ce serait donc le temps. La séparation est un événement qui inaugure une nouvelle séquence temporelle. Elle rend présent ce qui était en puissance dans l'état antérieur, en ce sens on peut dire que la naissance est la séparation originelle. Samuel Becket parle de cet événement en ces termes, si reconnaissables : « Elles accouchent à cheval sur une tombe. » Le simple événement biologique acquiert pour l'homme une dimension ontologique. Toute la littérature de l'absurde est baignée de cette ambiance de dérélition. L'essentielle finitude et l'isolement métaphysique des personnages qui peuplent ces œuvres ont bien évidemment trouvé leur déploiement conceptuel dans les œuvres de la philosophie. L'homme de la post-modernité, jeté qu'il est dans son existence, apparaît comme séparé de prime abord. Mais la dimension temporelle de la séparation ne rend peut-être pas suffisamment compte de la précarité de la condition humaine, dans sa facticité irrémédiable. L'homme n'est pas ce qu'il est et il est ce qu'il n'est pas. La frappe sartrienne de cette phrase, indiquant le mouvement incessant de dépassement qui conditionne le fait d'exister

pour l'homme, résume efficacement la pensée existentialiste de la transcendance, après la mort de Dieu thématifiée par Nietzsche à l'aube de la postmodernité. Pour tenter d'appréhender aujourd'hui le concept de séparation, il semble opportun de le situer dans l'horizon du bouleversement de la philosophie contemporaine que provoqua l'irruption de la pensée de Heidegger, notamment à travers son « ouvrage de percée » : *Sein und Zeit* paru en 1927. Son intervention a consisté essentiellement dans la redéfinition de la subjectivité (et) de la conscience. L'invention d'un nouveau concept (*Dasein*) pour remplacer/déplacer le Sujet traditionnel s'est révélée d'une fécondité exceptionnelle. En réintroduisant la question du sens de l'être puis de la vérité de l'être, Heidegger a proposé le ressourcement de l'essence de l'homme à partir de la donation de l'être. Le *Dasein*, c'est l'homme en tant qu'il a à assumer le là de l'être. Exister, c'est se tenir dans le grand vent de l'être. Cette approche proprement inouïe depuis Parménide est loin d'avoir produit tous ses effets. Elle a l'incontestable mérite de mettre l'homme d'aujourd'hui, qui manque cruellement d'un manque d'être, comme le souligne la phrase de Sartre, dans une situation de responsabilité quant au devenir de sa propre essence. Si l'homme manque d'être, c'est bien qu'il en est séparé. Pour penser cette séparation il est primordial de mettre en lumière le motif de la différence ontologique, qui structure, telle une colonne vertébrale, toute la recherche de Heidegger.

### ***L'inquiétante étrangeté et le malaise dans la civilisation***

Lorsqu'il s'agit de définir ce qu'est l'être, Heidegger cite Pascal qui avait déjà souligné l'aporie dans laquelle se trouve celui qui se donne cette tâche. En effet, pour définir toute chose, on emploie le verbe « être », et il y a donc une impossibilité formelle et fondamentale de définir l'être en se servant du verbe être. Ce cercle

vicieux et vertigineux rend compte de l'évanescence de l'être et de sa parenté avec le néant, déjà soulignée par Hegel. L'être donne l'être à l'étant, et le néant néantise sans cesse. L'angoisse est l'expérience du néant, c'est-à-dire également de l'être. Ce que Sartre a appelé la nausée, c'est précisément cette révélation qu'apporte l'angoisse qui émane de la contingence de l'étant. Les choses du monde m'apparaissent dans leur présence brute lorsque j'ai la sensation physique qu'elles pourraient tout aussi bien glisser d'un bloc dans le néant. C'est l'inquiétante étrangeté (*Unheimlichkeit*) du monde et de moi dans le monde qui fait s'élever l'angoisse du sein de l'existant dans son ensemble. Là où je croyais être chez moi, je me sens tout-à-coup étrangement étranger, comme chassé de chez moi, séparé de mon abri au sein des choses comme de moi-même. Il est riche d'enseignements de constater que chez Freud tout autant que chez Heidegger, l'*Unheimlichkeit* est l'arrière-fond du sentiment d'exister. Au sein du quotidien et de l'intimité même de l'homme se trouve cette puissance de conversion qu'est l'inquiétante étrangeté. Elle rend présente la différence ontologique en révélant un clivage au cœur de l'homme. Ce clivage qui se révèle dans l'angoisse est le partage entre le moi quotidien, « de tous les jours », et le moi assoiffé de plus d'être qui est le propre du *Dasein*. Toute l'analytique du *Dasein* chez Heidegger est ordonnée à ce clivage entre *eigen* (propre) et *uneigen* (impropre), entre l'authentique et l'inauthentique. Il faut interroger ici les mots dans leur profondeur sémantique. *Eigen*, c'est ce qui est propre à soi, ce qui m'est particulier, qui n'est qu'à moi, qui me caractérise, ce qui me rend singulier et original voire étrange aux yeux des autres. On peut le traduire par authentique, à condition de ne pas le rapporter à un comportement moral, mais en s'appuyant sur l'étymologie. En Grec, *authentès*, c'est celui qui agit de lui-même, spontanément, c'est aussi le meurtrier, ou le suicide ! Toutes ces coalescences sémantiques font

signe vers l'idée d'une responsabilité de soi et de ses actes. Être authentique, c'est finalement être en situation de signer ses actes de son nom propre.

Maintenant, ce qui est constamment souligné par Heidegger, c'est que le plus souvent et de prime abord, le *Dasein* est *uneigen*, c'est-à-dire plongé dans la quotidienneté moyenne qui le détourne, le divertit de la vérité de son essence. Là où Pascal parlait de divertissement, Heidegger dit *Verfallenheit* : dévalement, déchéance, du verbe *Verfallen* : tomber en ruine, se délabrer, s'effondrer. Dévaler, c'est se soumettre à la dictature du « on », où chacun se laisse déposséder de son moi propre, où le « je » ne signe plus ce qu'il dit que sous l'instance du « on » (*Man*) qui dicte ce qu'il faut dire et ce qu'il faut penser selon une moyenne générale calculée à l'aune de ce qu'on appelle aujourd'hui la pensée médiatico-politique. La pensée devient l'affaire de tous et de personne sous l'égide d'un consensus mou d'où rien ne doit trop dépasser. Premier effet donc, du clivage interne à chacun : la dévastation du langage où les mots vidés de leurs sens ne sont plus que de petits sacs vides destinés à véhiculer le tout-venant de la bien-pensance. La séparation qui court au-dedans de chacun d'entre nous est d'autant plus dirimante et dommageable quant à l'essence de l'homme, qu'elle est occultée. Ce qui fait que le nihilisme contemporain, qui ne veut rien savoir de l'être, se déploie sans aucune gêne, c'est que cette occultation est elle-même occultée ; c'est-à-dire qu'elle est masquée, elle est passée sous silence. D'où un « malaise dans la civilisation » qui ravage les consciences en quête d'être sans le savoir. Et il faudrait interroger ici la fonction d'une industrie pharmaceutique florissante, qui d'une façon typiquement nihiliste, tire des profits exponentiels en commercialisant les pilules du bonheur censées guérir le mal-être de l'homme moderne.

### ***La promesse d'un au-delà de l'angoisse***

Ce que Heidegger affirme avec une conviction dérangeante, c'est qu'il ne faut pas avoir peur de l'angoisse, qu'il faut au contraire la saisir avant qu'elle ne nous saisisse, et à travers elle capturer le néant. La doctrine de l'angoisse chez Heidegger fait signe vers un au-delà de l'angoisse. Elle est, en effet, le symptôme de la différence ontologique, c'est par elle que nous apprenons qu'il y a un au-delà de l'étant, que nous nous découvrons étranges étrangers au sein de notre monde. C'est cet étonnement douloureux qui nous écartèle dans l'angoisse et qui donne l'impulsion du questionnement philosophique. Heidegger dit que la pierre de touche d'une pensée forte et authentiquement philosophique est l'expérience qu'elle a fait du néant. C'est à cette aune seulement que le philosophe peut accéder à la possibilité d'une saisie véritable de l'étant : « C'est uniquement en raison de la manifestation originelle du néant que le *Dasein* de l'homme peut aller vers l'étant et pénétrer en lui. » C'est à partir de cette expérience que l'homme, émergeant hors du néant, peut soutenir un rapport de vérité avec l'étant et avec lui-même. C'est cela la transcendance existentielle. C'est dans ce mouvement que l'homme effectue la différence ontologique, c'est-à-dire qu'il manifeste son appétence essentielle de l'être à partir de la nihilité de l'étant, et en particulier de la nihilité du vivant humain. L'homme est « le transcendant pur et simple ». Il lui est remis la tâche de se tourner vers l'être qui lui aussi, attend en retrait de se tourner vers l'homme. C'est ce que Heidegger appelle d'un mot difficile à traduire d'un seul mot en français : l'*Ereignis* ; c'est-à-dire l'Évènement par excellence, au sein duquel se produit l'appropriement de l'homme à l'être et de l'être à l'homme, la Conciliation où se réalise effectivement leur

entre-appartenance. En ce sens, l'être lui-même est eschatologique, et la pensée de l'être s'avère avoue son dernier visage, celui d'une pensée téléologique : la séparation de l'être et de l'étant, la différence ontologique a pour destin de se résorber, de se résoudre, de s'accomplir dans « l'autre pensée » (*Andere Denken*). La promesse de la séparation, c'est l'accord à venir de l'être et de l'homme. Mais cette promesse ne trouvera sa réalisation que dans la mesure où l'homme sera capable d'effectuer une volte dans sa pensée, un tournant ; c'est le motif capital de la *Khere*, que l'on pourrait traduire tout aussi bien par Révolution., en pensant qu'elle est ce mouvement par lequel l'homme et l'être se tournent l'un vers l'autre, dans une constellation où l'homme puisse se ressourcer. La promesse de l'*Ereignis*, de cet événement, de cette copropriation, de la conciliation de la différence, ne sera tenue qu'au prix de la mise en chantier difficile et périlleuse d'une transformation radicale des rapports de l'homme et de son monde.

### ***Le divorce de l'homme et de la nature***

En effet, ce que l'on trouve de plus efficient chez Heidegger aujourd'hui, c'est son analyse de ce qu'il appelle la technique, et de son emprise sur le monde contemporain. Dans sa réflexion, il pointe avec une étonnante rigueur le divorce qui s'accomplit chaque jour davantage entre l'homme et la nature, entre l'homme et sa terre. Analysant le développement de la technique à partir du début de la modernité, c'est-à-dire à partir de la raison triomphante de Descartes qui invite l'homme à se « rendre comme maître et possesseur de la nature », Heidegger dévoile l'essence métaphysique de la technique. La fatalité de la métaphysique, c'est qu'à trop rechercher les diverses formes ou catégories sous lesquelles se dit l'être, elle le pense comme un étant, et accomplit ainsi l'oubli de l'être. Dès lors l'homme, obnubilé

par l'étant, n'a pas même le choix de laisser être l'être de la nature ; il n'a plus pour visée que de la mettre en coupe réglée, la considérant comme un fonds disponible pour servir à l'accroissement de sa volonté de puissance, qui par définition requiert cet accroissement. La production du réel par l'homme a donc ainsi changé insensiblement (puisqu'il y a occultation de l'être) et radicalement de statut. Chez les Grecs, la nature était par essence production au sens le plus élevé ; chez Aristote, *phusis*, c'est ce qui émerge hors de l'occultation et vient à la présence, c'est ce qui éclot dans l'ouvert, c'est une production au sens de *poiesis*, création, qu'elle soit le fait d'elle-même, ou le fait de l'homme au travers de la *technè*. Dans la pensée antique, la production, c'est un mode de dévoilement de l'étant, c'est la façon dont les choses arrivent en présence dans l'éclat de leur vérité. La technique, à l'origine, fait donc partie du produire, elle est le mode d'apparition de ce qui ne naît pas de soi-même. Au début, c'est donc comme dévoilement et non comme fabrication que la technique est une production. Ce qui change radicalement à l'époque moderne, c'est que, d'un dévoilement qui laissait apparaître à l'homme l'être de la nature en lui permettant d'y tenir debout à sa juste place d'homme, on est passé à un mode de dévoilement qui provoque la nature, qui la somme d'être un réservoir de matières premières propres à soutenir une fabrication immaîtrisée de « biens de consommation ». Comme le dit Heidegger, « il n'y a plus de substances, il n'y a plus que des subsistances. » L'essence inviolée de la nature se dégrade en substance évanescence qui prend la forme de matières consommables et remplaçables. La figure contemporaine de la nature se projette dans une essence bio-dégradable. La technique à l'ère contemporaine s'avère donc comme la plus redoutable des armes de destruction massive, parce qu'elle reste impensée dans son essence. La nature est mise en demeure de délivrer une énergie immédiatement disponible et

accumulable ; la production est ordonnée à la volonté de puissance, conditionnée par ce qu'on doit aujourd'hui appeler la volonté de croissance. La nature est arraisonnée, elle est mise à la raison par une pensée calculante qui a pris le pas sur la pensée méditante. L'accumulation de richesses et la croissance exponentielle deviennent le but ultime, le *telos* de l'action humaine. Dans ce processus, l'homme lui-même est assujéti à la production d'objets fabriqués et non poétiques. Ces objets lui échappent, il en est dépossédé, il ne peut plus se reconnaître en eux puisqu'ils ne correspondent plus qu'à l'étroitesse d'une vision du monde comptable obéissant à la seule pensée calculante. C'est ce que Marx a pu appeler l'aliénation.

### ***Le divorce de l'homme et de sa propre essence***

L'homme se retrouve donc séparé de ses œuvres, il devient lui-même une matière première, la plus précieuse des matières premières ; et ce n'est pas un hasard si la pointe la plus moderne de la raison scientifique, la génétique, est en train de devenir la technique de production de l'humain. Personne apparemment ne trouve à redire du fait qu'elle se met en mesure de fabriquer de la matière humaine comme n'importe quel objet matériel de consommation. L'homme est donc menacé d'une séparation radicale et définitive de sa propre essence. Mais l'intérêt stupéfiant de l'analyse de Heidegger est d'affirmer qu'au sein même de ce danger extrême, le salut peut aussi advenir. Pour lui, la société de consommation, où l'homme se consomme lui-même au risque de se consumer, n'est que le visage actuel de l'être, au cœur de l'époque où s'achève la métaphysique, au cœur du nihilisme triomphant. C'est au prix d'une conversion essentielle et radicale que l'homme peut s'éveiller au sein de son errance fondamentale, en interrogeant véritablement l'essence de la technique, et en mettant au jour la vérité de son rapport avec elle. La puissance de la

technique fait partie du destin de l'être ; en tant que telle, elle est le danger en l'être. C'est là un des points cruciaux de la pensée de Heidegger ; en effet, la relation de l'homme à l'être n'est pas du tout une idylle ontologique ni une pastorale naïve, car « la malignité du mal » repose aussi en l'être. L'entre-appartenance de l'homme et de l'être, l'*Ereignis*, est une structure mouvementée. Ce que Heidegger nous offre à penser, c'est le devenir de l'homme en rapport avec le destin de l'être. Tout son chemin de pensée vise à la préparation de « l'autre pensée », celle qui se déploiera dans l'*Ereignis*. Il s'agit d'abord de prendre conscience de la mutation qui a eu lieu dans le rapport de l'homme à l'être à travers la domination de la technique, or l'homme moderne n'en peut rien savoir, puisqu'il est « l'esclave de l'oubli de l'être. »

Heidegger nomme l'état actuel de l'histoire de l'être d'un mot difficile à traduire, comme tous les mots-clés de sa pensée : le *Gestell*. C'est l'ensemble du dispositif qui arraisonne la nature, qui permet à la surpuissance de l'étant de régner sans partage. « Dans le *Gestell*, l'homme est mis en demeure de correspondre à l'exploitation-consommation. L'homme n'a pas la technique en main, il en est le jouet. Dans cette situation règne le plus complet retrait de l'être. La cybernétique devient l'ersatz de la pensée, et de la poésie. » Il est urgent de réhabiliter la pensée méditante, celle qui ne sert à rien dans le cadre d'une intervention immédiate, qui ne cherche pas l'utilité mais qui appelle l'homme à se ressouvenir de son essence, et pour cela de se tourner à nouveau frais vers l'être. Le désert croît, disait Nietzsche, pour en conjurer l'expansion, il est urgent de se détourner de la recherche frénétique de l'efficace, et d'orienter son attente vers l'autre pensée ; c'est au prix de ce détour, de ce contournement de la raison sèche qu'il nous sera peut-être possible d'aborder la fraîcheur d'une nouvelle ère de la pensée. Dans la société de consommation, être c'est être-remplaçable, le déferlement de la frénésie comptable, qui exige toujours

plus de croissance, n'aboutit qu'au devenir d'un monde virtuel chargé de négativité. L'être substantiel des choses est transformé en étant consommable, il n'y a plus de substances ; il n'y a que des subsistances. Ce que Heidegger appelle cybernétique, c'est le gouvernement par les machines, et notamment les ordinateurs. L'une des rêveries fictionnelles contemporaines qui illustrent le mieux un destin possible de l'homme dans la Technique est la trilogie filmique Matrix. On y voit en effet, l'homme arraisonné par les Machines qui ont pris le contrôle de la terre et réduit les êtres humains à la condition de sources d'énergie. Les hommes sont autant de piles électriques qui fournissent aux Machines l'énergie dont elles ont besoin pour accomplir leur destin qui est de fonctionner sans but ni raison, sans foi ni loi. Le seul bug qui peut gripper le système, c'est l'amour que Néo porte à Trinity, et l'on se reprend malgré tout à espérer...

### ***La séparation comme destin de l'humanité ?***

Pour illustrer l'ambivalence du *Gestell*, sa « double face de Janus », il est instructif de considérer un instant le devenir de la Toile qui hésite encore entre l'assujettissement des humains de la planète globale selon la rationalité déshumanisante du Marché, et l'efflorescence d'une communauté mondiale se promettant à elle-même un destin à la juste hauteur de l'humanité. Le danger et la promesse, c'est ce que nous avons à penser aujourd'hui. Les signes sont multiples et contradictoires dans l'époque actuelle : des murs de séparation continuent à se construire, la logique de la domination continue à contaminer la communauté humaine. Le prédateur financier est le dernier avatar du Surhomme, le sectateur de la dernière figure divine qu'a inventé le Capitalisme : le Grand Marché. On voit de façon évidente aujourd'hui que céder à l'obnubilation de l'étant conduit le monde à

une forme de domination et de contrôle d'une petite partie des humains sur la plus grande partie des autres. Cette séparation majuscule qui obligera à construire de plus en plus de murs, notamment entre le Nord et le Sud, qui verra une catégorie de nantis décidés à défendre férocement leurs positions contre le reste de l'humanité réduite à la survie minimale, sinon à mourir de faim, cette Séparation réalisée dans la Société de contrôle généralisé est bien entendu un destin tout-à-fait possible pour une humanité souffrante d'elle-même. La métamorphose de l'homme en matière première consommable le conduit inéluctablement à des logiques de domination. Face à ce danger, la promesse que la séparation laisse éclaircie, c'est que la sacralité bimillénaire de l'homme trouve enfin son espace de déploiement dans la pensée et le désir des hommes, et permette la redécouverte de ce qui est peut-être caché depuis la fondation du monde : la liberté humaine.